

L' E C O L E
D E S
M E R E S,
C O M E D I E.

Carlet de Chamblain

Par Mr. DE MARIVAUX.

Yuf



D U B L I N :

Imprimé chez S. POWELL, en Crane-lane.

M D C C L.

U

ACTEURS.

Madame ARGANTE.

ANGELIQUE, fille de Madame Argante.

LISETTE, suivant d'Angelique.

ERASTE, Amant d'Angelique, sous le
nom de la Ramée.

DAMIS, Père d'Eraste, autre Amant
d'Angelique.

FRONTAIN, Valet de Madame Argante.

CHAMPAGNE, Valet de M. Damis.

*La Scene est dans l'appartement de Madame
Argante.*





L'ECOLE
DES
MERES,
COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, [*sous le nom de la Ramée & avec
une Livrée,*] LISETTE.

LISETTE.

OUI, vous voilà fort bien déguisé, &
avec cet habit là vous disant mon
Cousin, je crois que vous pouvez
paroître ici en toute sûreté, il n'y
a que votre air qui n'est pas trop d'accord
avec la Livrée.

4 L'ECOLE DES MERES.

Er. Il n'y a rien à craindre ; je n'ai pas même, en entrant, fait mention de notre parenté. J'ai dit que je voulois te parler, & l'on m'a répondu que je te trouverois ici, sans m'en demander davantage.

Lif. Je crois que vous devez être content du zèle avec lequel je vous sers, je m'expose à tout, & ce que je fais pour vous n'est pas trop dans l'ordre ; mais vous êtes un honnête homme : vous aimez ma jeune Maîtresse, elle vous aime ; je crois qu'elle fera plus heureuse avec vous qu'avec celui que sa mère lui destine, & cela calme un peu mes scrupules.

Er. Elle m'aime, dis-tu ? Lisette ; puis je me flatter d'un si grand bonheur ! Moi qui ne l'ai vûe qu'en passant dans nos promenades, qui ne lui ai prouvé mon amour que par mes regards, & qui n'ai pû lui parler que deux fois pendant que sa mère s'ecartoit avec d'autres Dames ; elle m'aime !

Lif. Très-tendrement ; mais voici un Domestique de la maison qui vient ; c'est Frontain qui ne me hait pas ; faites bonne contenance :

S C E N E II.

FRONTAIN, LISETTE, ERASTE.

Front. Ah te voilà, Lisette. Avec qui es-tu donc là ?

Lif.

Lis. Avec un de mes parens qui s'appelle la Ramée, & dont le Maître, qui est ordinairement en Province, est venu ici pour affaire, & il profite du séjour qu'il y fait pour me voir.

Front. Un de tes parens, dis-tu ?

Lis. Oui.

Front. C'est-à-dire un Cousin.

Lis. Sans doute.

Front. Hum ! il a l'air d'un Cousin de bien ; il n'a point la tournure d'un parent ce garçon-là.

Lis. Qu'est-ce que tu veux dire avec ta tournure ?

Front. Je veux dire que ce n'est, par ma foi, que de la fausse monnoye que tu me donnes, & que si le Diable emportoit ton Cousin, il ne t'en resteroit pas un parent de moins.

Er. Eh pourquoi pensez-vous qu'elle vous trompe ?

Front. Hum ! quelle phisionomie de fripon ! Mons de la Ramée, je vous avertis que j'aime Lisette, & que je veux l'épouser tout seul.

Lis. Il est pourtant nécessaire que je lui parle pour une affaire de famille qui ne te regarde pas.

Front. Oh parbleu, que les secrets de ta famille s'accomodent, moi je reste.

Lis. Il faut prendre son parti, Frontain.

6 L'ECOLE DES MERES.

Front. Après.

Lif. Serois-tu capable de rendre service à un honnête homme qui t'en récompenseroit bien ?

Front. Honnête homme ou non, son honneur est de trop, dès qu'il récompense.

Lif. Tu sçais à qui Madame marie Angelique ma Maîtresse.

Front. Oui, je pense que c'est, à peu près, soixante ans qui en épousent dix-sept.

Lif. Tu vois bien que ce mariage là ne convient point.

Front. Oüi ; il menace la sterilité, les héritiers en seront nuls, ou auxiliaires.

Lif. Ce n'est qu'à regret qu'Angelique obéit, d'autant plus que le hazard lui a fait connoître un aimable homme qui a touché son cœur.

Front. Le Cousin la Ramée pourroit bien nous venir de-là.

Lif. Tu l'as dit ; c'est cela même.

Er. Oui, mon enfant, c'est moi.

Front. Eh ! que ne le disiez-vous ? En ce cas-là, je vous pardonne votre figure, & je suis tout à vous. Voyons, que faut-il faire ?

Er. Rien que favoriser une entrevûë que Lisette va me procurer ce soir, & tu feras content de moi.

Front. Je le crois, mais qu'espérez-vous de cette entrevûë ; car on signe le contrat ce soir.

Lif.

Lis. Hé bien, pendant que la Compagnie, avant le souper, fera dans l'appartement de Madame, Monsieur nous attendra dans cette salle-ci, sans lumière pour n'être point vû, & nous y viendrons Angelique & moi pour examiner le parti qu'il y aura à prendre.

Front. Ce n'est pas de l'entretien dont je doute : mais à quoi aboutira-t-il ? Angelique est une Agnès élevée dans la plus sévère contrainte, & qui malgré son penchant pour vous, n'aura que des regrets, des larmes, & de la frayeur à vous donner : est-ce que vous avez dessein de l'enlever ?

Er. Ce seroit un parti bien extrême.

Front. Et dont l'extrémité ne vous feroit pas grand peur, n'est-il pas vrai ?

Lis. Pour nous, Frontain, nous ne nous chargeons que de faciliter l'entretien auquel je serai présente ; mais de ce qu'on y resoudra, nous n'y trempons point, cela ne nous regarde pas.

Front. Oh si fait, cela nous regarderoit un peu, si cette petite conversation nocturne que nous leur ménageons dans la salle étoit découverte ; d'autant plus qu'une des portes de la salle aboutit au jardin, que du jardin on va à une petite porte qui rend dans la rue, & qu'à cause de la salle où nous les mettrons, nous répondrons de toutes ces petites portes là, qui sont de notre connoissance ; mais tout coup vaille ; pour se mettre à son aise, il faut

faut quelquefois risquer son honneur ; il s'agit d'ailleurs d'une jeune victime qu'on veut sacrifier ; & je crois qu'il est généreux d'avoir part à sa délivrance, sans s'embarrasser de quelle façon elle s'opérera : Monsieur payera bien, cela grossira ta dot, & nous ferons une action qui joindra l'utile au louïable.

Er. Ne vous inquietez de rien, je n'ai point envie d'enléver Angelique, & je ne veux que l'exciter à refuser l'époux qu'on lui destine : mais la nuit s'approche, où me retireraï-je en attendant le moment où je verrai Angelique ?

Lis. Comme on ne sçait encore qui vous êtes, en cas qu'on vous fît quelques questions ; au lieu d'être mon parent, soyez celui de Frontain, & retirez-vous dans sa chambre qui est à côté de cette salle, & d'où Frontain pourra vous amener quand il faudra.

Front. Oüi-dà, Monsieur, disposez de mon appartement.

Lis. Allez tout à l'heure ; car il faut que je previenne Angélique, qui assurément sera charmée de vous voir, mais qui ne sçait pas que vous êtes ici, & à qui je dirai d'abord qu'il y a un Domestique dans la chambre de Frontain qui demande à lui parler de votre part : mais sortez, j'entens quelqu'un qui vient.

Front. Allons, Cousin, sauvons-nous !

Lis. Non, restez ; c'est la mère d'Angelique, elle vous verroit fuir, il vaut mieux que vous demeuriez.

S C E N E

SCENE III.

LISETTE, FRONTAIN, ERASTE,
Me. ARGANTE.

Me. Arg. Où est ma fille, Lisette ?

Lis. Aparemment qu'elle est dans sa chambre, Madame.

Me. Arg. Qui est-ce garçon-là ?

Front. Madame, c'est un garçon de condition, comme vous voyez, qui m'est venu voir, & à qui je m'intéresse, parce que nous sommes fils des deux frères ; il n'est pas content de son Maître, ils se sont brouillés ensemble, & il vient me demander si je ne sçai pas quelque maison dont il pût s'accommoder.

M. Arg. Sa physionomie est assez bonne ; chez qui avez-vous servi, mon enfant ?

Er. Chez un Officier du Regiment du Roi, Madame.

M. Arg. Eh bien, je parlerai de vous à Monsieur Damis qui pourra vous donner à ma fille ; demeurez ici jusqu'à ce soir, & laissez-nous. Reste Lisette ?

SCENE

SCENE IV.

Me. ARGANTE, LISETTE.

Me. Arg. Ma fille vous dit assez volontiers ses sentimens, Lisette ; dans quelle disposition d'esprit est-elle pour le mariage que nous allons conclure ? elle ne m'a marqué, du moins, aucune repugnance.

Lif. Ah, Madame ! elle n'oseroit vous en marquer quand elle en auroit ; c'est une jeune & timide personne, à qui jusqu'ici son éducation n'a rien appris qu'à obéir.

Me. Arg. C'est, je pense, ce qu'elle pouvoit apprendre de mieux à son âge.

Lif. Je ne dis pas le contraire.

Me. Arg. Mais enfin ; vous paroît-elle contente ?

Lif. Y peut-on rien connoître ? vous sçavez qu'à peine ose t-elle lever les yeux, tant elle a peur de sortir de cette modestie sévère que vous voulez qu'elle ait ; tout ce que j'en sçai, c'est qu'elle est triste.

Me. Arg. Oh je le crois, c'est une marque qu'elle a le cœur bon ; elle va se marier, elle me quitte, elle m'aime, & notre séparation lui est douloureuse.

Lif. Eh, eh, ordinairement pourtant une fille qui va se marier est assez gaye.

Me. Arg.

Me. Arg. Oüi, une fille dissipée, élevée dans un monde coquet, qui a plus entendu parler d'amour que de vertu, & que mille jeunes étourdis ont eu l'impertinente liberté d'entretenir de cajoleries : mais une fille retirée, qui vit sous les yeux de sa mère, & dont rien n'a gâté ni le cœur, ni l'esprit, ne laisse pas que d'être allarmée quand elle change d'état. Je connois Angelique, & la simplicité de ses mœurs ; elle n'aime point le monde, & je suis sûre qu'elle ne me quitteroit jamais, si je l'en laissois la maîtresse.

Lis. Cela est singulier !

Me. Arg. Oh ! j'en suis sûre. A l'égard du mari que je lui donne, je ne doute pas qu'elle n'approuve mon choix, c'est un homme très-riche, très-raisonnable.

Lis. Pour raisonnable, il a eu le tems de le devenir.

Me. Arg. Oüi un peu vieux à la vérité, mais doux, mais complaisant, attentif, aimable.

Lis. Aimable, prenez donc garde, Madame, il a soixante ans cet homme ?

Me. Arg. Il est bien question de l'âge d'un mari avec une fille élevée comme la mienne.

Lis. Oh ! s'il n'en est pas question avec Mademoiselle votre fille, il n'y aura guère eu de prodige de cette force-là.

Me. Arg. Qu'entendez-vous avec votre prodige ?

Lis.

12 L'ECOLE DES MERES.

Lis. J'entends qu'il faut, le plus qu'on peut, mettre la vertu des gens à son aise, & que celle d'Angelique ne fera pas sans fatigue.

Me. Arg. Vous avez de sottes idées, Lisette, les inspirez vous à ma fille ?

Lis. Oh que non, Madame, elle les trouvera bien sans que je m'en mêle.

Me. Arg. Hé, pourquoi de l'humeur dont elle est, ne seroit-elle pas heureuse ?

Lis. C'est qu'elle ne fera point de l'humeur dont vous dites, cette humeur-là n'est nulle part.

Me. Arg. Il faudroit qu'elle l'eût bien difficile, si elle ne s'accommodoit pas d'un homme qui l'adorera.

Lis. On adore mal à son âge.

Me. Arg. Qui ira au devant de tous ses desirs.

Lis. Ils seront donc bien modestes.

Me. Arg. Taisez-vous, je ne sçai de quoi je m'avise de vous écouter.

Lis. Vous m'interrogez, & je vous réponds sincèrement.

Me. Arg. Allez dire à ma fille qu'elle vienne.

Lis. Il n'est pas besoin de l'aller chercher, Madame, la voilà qui passe & je vous laisse.

SCENE

SCENE V.

ANGELIQUE, Me. ARGANTE.

Me. Arg. Venez, Angélique, j'ai à vous parler.

Ang. [*modestement.*] Que souhaitez-vous, ma Mère ?

Me. Arg. Vous voyez, ma fille, ce que je fais aujourd'hui pour vous ; ne tenez-vous pas compte à ma tendresse, du mariage avantageux que je vous procure ?

Ang. [*faisant la révérence.*] Je ferai tout ce qu'il vous plaira, ma Mère.

Me. Arg. Je vous demande si vous me sçavez gré du parti que je vous donne ? Ne trouvez-vous pas qu'il est heureux pour vous d'épouser un homme comme Monsieur Damis, dont la fortune, dont le caractère sûr & plein de raison, vous assure une vie douce & paisible, telle qui convient à vos mœurs, & aux sentimens que je vous ai toujours inspirés ? Allons, répondez, ma fille ?

Ang. Vous me l'ordonnez-donc ?

Me. Arg. Oüi, sans doute. Voyons, n'êtes-vous pas satisfaite de votre sort ?

Ang. Mais . . .

Me. Arg. Quoi mais ? je veux qu'on me réponde raisonnablement ; je m'attends à votre reconnoissance, & non pas à des mais . . .

Ang.

Ang. [*saluant.*] Je n'en dirai plus, ma Mère.

Me. Arg. Je vous dispense des révérences; dites-moi ce que vous pensez?

Ang. Ce que je pense?

Me. Arg. Oüi: comment regardez-vous le mariage en question?

Ang. Mais...

Me. Arg. Toujours des mais!

Ang. Je vous demande pardon, je n'y songeois pas, ma Mère.

Me. Arg. Hé bien, songez-y donc, & souvenez-vous qu'ils me déplaisent. Je vous demande quelles sont les dispositions de votre cœur dans cette conjoncture-ci? ce n'est pas que je doute que vous soyiez contente, mais je voudrois vous l'entendre dire vous même.

Ang. Les dispositions de mon cœur! Je tremble de ne pas répondre à votre fantaisie.

Me. Arg. Eh pourquoi n'y répondriez-vous pas à ma fantaisie!

Ang. C'est que ce que je dirois vous fâcheroit, peut être.

Me. Arg. Parlez bien, & je ne me fâcherai point. Est-ce que vous n'êtes point de mon sentiment? Etes-vous plus sage que moi!

Ang. C'est que je n'ai point de dispositions dans le cœur.

Me. Arg. Et qu'y avez-vous donc, Mademoiselle?

Ang.

Ang. Rien-du tout.

Me. Arg. Rien, Qu'est-ce que rien ? Ce mariage ne vous plaît donc pas ?

Ang. Non.

M. Arg. [*en colère.*] Comment, il vous déplaît.

Ang. Non, ma Mère.

Me. Arg. Eh parlez donc ? car je commence à vous entendre : c'est-à-dire, ma fille, que vous n'avez point de volonté ?

Ang. J'en aurai pourtant une, si vous le voulez.

M. Arg. Il n'est pas nécessaire ; vous faites encore mieux d'être comme vous êtes ; de vous laisser conduire, & de vous en fier entièrement à moi. Oüi, vous avez raison, ma fille, & ces dispositions d'indifference sont les meilleures. Aussi voyez-vous que vous en êtes récompensée ; je ne vous donne pas un jeune extravagant qui vous négligeroit peut-être au bout de quinze jours, qui dissiperoit son bien & le vôtre, pour courir après mille passions libertines ; je vous marie à un homme sage, à un homme dont le cœur est sûr, & qui sçaura tout le prix de la vertueuse innocence du vôtre.

Ang. Pour innocente, je le suis.

Me. Arg. Oüi, graces à mes soins, je vous vois telle que j'ai toujours souhaité que vous fussiez ; comme il vous est familier de remplir vos devoirs, les vertus dont vous allez
avoir

avoir besoin ne vous coûteront rien : & voici les plus essentielles, c'est d'abord, de n'aimer que votre mari.

Ang. Et si j'ai des amis, qu'en ferai-je ?

Me. Arg. Vous n'en devez point avoir d'autres que ceux de Monsieur Damis, aux volontés de qui vous vous conformerez toujours, ma fille ; nous sommes sur ce pied-là dans le mariage.

Ang. Ses volontés ! Eh, que deviendront les miennes ?

Me. Arg. Je sçai que cet article-là a quelque chose d'un peu mortifiant, mais il faut s'y rendre, ma fille ; c'est une espèce de loi qu'on nous a imposée, & qui dans le fond nous fait honneur ; car entre deux personnes qui vivent ensemble, c'est toujours la plus raisonnable qu'on charge d'être la plus docile, & cette docilité-là vous fera facile ; car vous n'avez jamais eu de volonté avec moi, vous ne connoissez que de l'obéissance.

Ang. Oüi, mais mon mari ne sera pas ma Mère.

Me. Arg. Vous lui devrez encore plus qu'à moi, Angélique, & je suis sûre qu'on n'aura rien à vous reprocher là-dessus. Je vous laisse, songez à tout ce que je vous ai dit ; & sur tout, gardez ce goût de retraite, de solitude, de modestie, de pudeur qui me charme en vous ; ne plaisez qu'à votre mari, & restez dans cette simplicité qui ne vous laisse ignorer que le mal. Adieu, ma fille.

SCENE

SCENE VI.

ANGELIQUE, LISETTE.

Ang. [*un moment seule.*] Qui ne me laisse ignorer que le mal ! Et qu'en sçait elle ? Elle l'a donc appris ? Et bien, je veux l'apprendre aussi.

Lis. [*survient.*] Hé bien, Mademoiselle, à quoi en êtes-vous ?

Ang. J'en suis à m'affliger, comme tu vois.

Lis. Qu'avez-vous dit à votre mère ?

Ang. Hé, tout ce qu'elle a voulu.

Lis. Vous épouserez donc Monsieur Damis ?

Ang. Moi, l'épouser ? je t'assure que non, c'est bien assez qu'il m'épouse.

Lis. Oüi, mais vous n'en ferez pas moins sa femme.

Ang. Hé bien, ma mère n'a qu'à l'aimer pour nous deux, car pour moi, je n'aimerai jamais qu'Erasme.

Lis. Il le mérite bien.

Ang. Oh ! pour cela oüi ; c'est lui qui est aimable, qui est complaisant, & non pas ce Monsieur Damis, que ma Mère a été prendre je ne sçai où, qui feroit bien mieux d'être mon grand père que mon mari ; qui me glace quand il me parle, & qui m'appelle

X

toujours,

toûjours, ma belle pouponne ; comme si on s'embarraffoit beaucoup d'être belle ou laide avec lui : au lieu que tout ce que me dit Erasme est si touchant. On voit que c'est du fond du cœur qu'il parle ; & j'aimerois mieux être sa femme seulement huit jours, que de l'être toute ma vie de l'autre.

Lis. On dit qu'il est au désespoir, Erasme.

Ang. Hé comment veut-il que je fasse ? Hélas ! Je sçai bien qu'il sera inconsolable : n'est-on pas bien à plaindre quand on s'aime tant, de n'être pas ensemble ? Ma Mère dit qu'on est obligée d'aimer son mari ; eh bien, qu'on me donne Erasme : je l'aimerai tant qu'on voudra, puisque je l'aime avant que d'y être obligée ; je n'aurai garde d'y manquer quand il le faudra, cela me sera bien commode.

Lis. Mais avec ces sentimens-là, que ne refusez-vous courageusement Damis ! Il est encore tems ; vous êtes d'une vivacité étonnante avec moi, & vous tremblez devant votre Mère : il faudroit lui dire, ce soir : Cet homme-là est trop vieux pour moi ; je ne l'aime point, je le haïs, je le haïrai, & je ne sçaurois l'épouser.

Ang. Tu as raison : mais quand ma mère me parle, je n'ai plus d'esprit ; cependant je sens que j'en ai assurément ; & j'en aurois bien davantage si elle avoit voulu ; mais n'ê-

tre

tre jamais qu'avec elle, n'entendre que des préceptes qui me lassent, ne faire que des lectures qui m'ennuyent, est-ce-là le moyen d'avoir de l'esprit ? Qu'est-ce que cela apprend ? Il y a des petites filles de sept ans qui sont plus avancées que moi. Cela n'est-il pas ridicule ? Je n'ose pas seulement ouvrir ma fenêtre. Voyez, je vous prie, de quel air on m'habille ? Suis-je vêtue comme une autre ? Regardez comme me voilà faite : ma Mère appelle cela un habit modeste : il n'y a donc de la modestie nulle part qu'ici ? car je ne vois que moi d'enveloppée comme cela ; aussi suis-je d'une enfance, d'une curiosité ! Je ne porte point de ruban, mais qu'est-ce que ma Mère y gagne ? que j'ai des émotions quand j'en aperçois. Elle ne m'a laissé voir personne, & avant que je connusse Erasme, le cœur me battoit quand j'étois regardée par un jeune homme. Voilà pourtant ce qui m'est arrivé !

Lis. Votre naïveté me fait rire.

Ang. Mais est-ce que je n'ai pas raison ? Serois-je de même, si j'avois joui d'une liberté honnête ? En vérité, si je n'avois pas le cœur bon, tiens, je crois que je haïrois ma Mère d'être cause que j'ai des émotions pour ces choses dont je suis sûre que je ne me soucierois pas si je les avois. Aussi, quand je serai ma maîtresse ! laisse-moi faire : va... je veux sçavoir tout ce que les autres sçavent.

Lis. Je m'en fie bien à vous.

Ang. Moi qui suis naturellement vertueuse, sçais-tu bien que je m'endors quand j'entens parler de Sagesse ? Sçais-tu bien que je serai fort heureuse de n'être pas coquette : je ne la serai pourtant pas ; mais ma Mère mériteroit bien que je la devinssé.

Lis. Ah ! si elle pouvoit vous entendre, & jouir du fruit de sa sévérité ! Mais parlons d'autre chose. Vous aimez Erasme ?

Ang. Vraiment oïi, je l'aime, pourvu qu'il n'y ait point de mal à avoüer cela : car je suis si ignorante ! Je ne sçais point ce qui est permis ou non, au moins.

Lis. C'est un aveu sans conséquence avec moi.

Ang. Oh ! sur ce pied-là je l'aime beaucoup, & je ne puis me résoudre à le perdre.

Lis. Prenez donc une bonne résolution de n'être pas à un autre. Il y a ici un Domestique à lui qui a une lettre à vous rendre de sa part.

Ang. [*charmée.*] Une lettre de sa part ? Eh ! tu ne m'en disois rien ! où est-elle ? Oh que j'aurai de plaisir à la lire ! Donne-la-moi donc : où est-ce Domestique ?

Lis. Doucement, modérez cet empressement-là ; cachez-en du moins une partie à Erasme : si par hazard vous lui parliez, il y auroit du trop.

Ang. Oh dame, c'est encore ma Mère qui en est cause. Mais est-ce que je pourrai

rai le voir ! Tu me parles de lui & de sa lettre, & je ne vois ni l'un ni l'autre.

SCENE VII.

LISETTE, ANGELIQUE, FRONTAIN,
ERASTE.

Lis. [à *Angélique.*] Tenez, voici ce Domestique que Frontain nous amene.

Ang. Frontain ? Ne dira-t-il rien à ma mère ?

Lis. Ne craignez rien, il est dans vos intérêts, & ce Domestique passe pour son parent.

Front. [tenant une lettre.] Le Valet de Monsieur Eraste vous apporte une lettre que voici, Madame.

Ang. [gravement.] Donnez., [à *Lisette.*] Suis-je assez sérieuse ?

Lis. Fort bien.

Ang. [lit.] “ Que viens-je d'apprendre !
“ On dit que vous vous mariez ce soir ! Si
“ vous concluez sans me permettre de vous
“ voir, je ne me soucie plus de la vie : ” [En
s'interrompant.] Il ne se soucie plus de la vie !
Lisette. [elle achève de lire.] “ Adieu, j'at-
“ tens votre réponse, & je me meurs. ”
[après qu'elle a lu.] Cette lettre-là me péné-
tre ; il n'y a point de modération qui tienne,

22 L'ÉCOLE DES MÈRES.

Lisette, il faut que je lui parle ; & je ne veux pas qu'il meure. Allez lui dire qu'il vienne, on le fera entrer comme on pourra.

Er. [*se jettant à ses genoux.*] Vous ne voulez point que je meure, & vous vous mariez, Angélique !

Ang. Ah ! c'est vous, Erasme.

Er. A quoi vous déterminez-vous donc ?

Ang. Je ne sçais ; je suis trop émue pour vous répondre. Levez-vous.

Er. [*se levant.*] Mon désespoir vous touchera-t-il ?

Ang. Est-ce que vous n'avez pas entendu ce que j'ai dit.

Er. Il m'a paru que vous m'aimiez un peu.

Ang. Non, non, il vous a paru mieux que cela ; car j'ai dit bien franchement que je vous aime : mais il faut m'excuser, Erasme, car je ne sçavois pas que vous étiez-là.

Er. Est-ce que vous feriez fâchée de ce qui vous est échapé.

Ang. Moi fâchée ! au contraire, je suis bien aise que vous l'ayiez appris, sans qu'il y ait de ma faute ; je n'aurai plus la peine de vous le cacher.

Front. Prenez garde qu'on ne vous surprenne.

Lis. Il a raison ; je crois que quelqu'un vient, retirez-vous, Madame.

Ang. Mais je crois que vous n'avez pas eu le tems de me dire tout.

Er.

Er. Hélas ! Madame, je n'ai encore fait que vous voir ; & j'ai besoin d'un entretien pour vous résoudre à me sauver la vie.

Ang. [*en s'en allant.*] Ne me donneras-tu pas le tems de me résoudre, Lisette ?

Lis. Oüi, Frontain & moi nous aurons soin de tout : vous allez vous revoir bientôt, mais retirez-vous.

S C E N E VIII.

LISETTE, FRONTAIN, ERASTE, CHAMPAGNE.

Lis. Qui est-ce qui entre-là ? C'est le Valet de Monsieur Damis.

Er. Eh d'où le connoissez-vous ? C'est le Valet de mon père, & non pas de Monsieur Damis qui m'est inconnu.

Lis. Vous vous trompez : ne vous déconcertez pas.

Champ. Bon soir, la jolie fille, bon soir, Messieurs : je viens attendre ici mon Maître qui m'envoye dire qu'il va venir ; & je suis charmé d'une rencontre [*en regardant Eraste.*] Mais comment appelez-vous, Monsieur ?

Er. Vous importe-t-il de sçavoir que je m'appelle la Ramée ?

Champ. La Ramée ? Eh pourquoi est-ce que vous portez ce visage-là !

Er. Pourquoi ? La belle question ! Parce que je n'en ai pas reçu d'autre. Adieu, Lisette : le début de ce butord-là m'ennuye.

S C E N E IX.

CHAMPAGNE, FRONTAIN, LISETTE.

Front. Je voudrois bien sçavoir à qui tu en as ? Est-ce qu'il n'est pas permis à mon Cousin la Ramée d'avoir son visage ?

Champ. Je veux bien que Monsieur la Ramée en ait un ; mais il ne lui est pas permis de se servir de celui d'un autre.

Lis. Comment celui d'un autre ! Qu'est-ce que cette folie-là ?

Champ. Oüi, celui d'un autre : en un mot, cette mine-là ne lui appartient point ; elle n'est point à sa place ordinaire, ou bien j'ai vû la pareille à quelqu'un que je connois.

Front. [*riant.*] C'est peut-être une Physionomie à la mode, & la Ramée en aura pris une.

Lis. [*riant.*] Voilà bien en effet les discours d'un butord comme toi, Champagne : est ce qu'il n'y a pas mille gens qui se ressemblent ?

Champ. Cela est vrai : mais qu'il appartienne à ce qu'il voudra, je ne m'en soucie guères ; chacun a le sien ; il n'y a que vous, Mademoiselle Lisette, qui n'avez celui de
personne,

personne, car vous êtes plus jolie que tout le monde : il n'y a rien de si aimable que vous.

Front. Alte-là ; laisse ce minoi-là en repos, ton éloge le deshonne.

Champ. Ah ! Monsieur Frontain, ce que j'en dis, c'est en cas que vous n'aimiez pas Lisette comme cela peut arriver ; car chacun n'est pas du même goût.

Front. Paix, vous dis-je ; car je l'aime.

Champ. Et vous, Mademoiselle Lisette ?

Lis. Tu jouies de malheur, car je l'aime.

Champ. Je l'aime, partout je l'aime. Il n'y a rien donc pour moi !

Lis. [*en s'en allant.*] Une révérence de ma part.

Front. [*en s'en allant.*] Des injures de la mienne, & quelques coups de poing, si tu veux.

Champ. Ha ! N'ai-je pas fait-là une belle fortune ?

SCENE X.

Mr. DAMIS, CHAMPAGNE.

Mr. Dam. Ah te voilà !

Champ. Oüi, Monsieur ; on vient de m'apprendre qu'il n'y a rien pour moi, & ma part ne me donne pas une bonne opinion de la vôtre.

Mr. Dam. Qu'entens-tu par là ?

Champ. C'est que Lisette ne veut point de moi ; & outre cela, j'ai vû la physionomie de Monsieur votre fils sur le visage d'un valet.

Mr. Dam. Je n'y comprends rien. Laissez-nous ; voici Madame Argante & Angélique.

SCENE XI.

ME. ARGANTE, ANGELIQUE, MR. DAMIS.

Me. Arg. Vous venez, sans doute, d'arriver, Monsieur ?

Mr. Dam. Oüi, Madame, en ce moment.

Me. Arg. Il y a déjà bonne compagnie assemblée chez moi, c'est-à-dire, une partie de ma Famille, avec quelques-uns de nos amis, car pour les vôtres, vous n'avez pas voulu leur confier votre mariage.

Mr. Dam. Non, Madame, j'ai craint qu'on n'enviat mon bonheur, & j'ai voulu me l'assurer en secret. Mon fils même ne sçait rien de mon dessein ; & c'est à cause de cela que je vous ai prié de vouloir bien me donner le nom de Damis, au lieu de celui d'Orgon qu'on mettra dans le Contrat.

Me. Arg. Vous êtes le maître, Monsieur ; au reste, il n'appartient point à une Mère de vanter

vanter sa fille : mais je crois vous faire un présent digne d'un honnête homme comme vous. Il est vrai que les avantages que vous lui faites . . .

Mr. Dam. Oh, Madame, n'en parlons point, je vous prie ; c'est à moi à vous remercier toutes deux, & je n'ai pas dû espérer que cette belle personne fît grace au peu que je vaux.

Ang. [à part.] Belle personne !

Mr. Dam. Tous les Trésors du monde ne sont rien, au prix de la Beauté & de la Vertu qu'elle m'apporte en mariage.

Me. Arg. Pour de la vertu, vous lui rendez justice. Mais, Monsieur ; on vous attend ; vous sçavez que j'ai permis que nos amis se déguisassent, & fissent une espèce de petit Bal tantôt ; le voulez-vous bien ? c'est le premier que ma fille aura vû.

Mr. Dam. Comme il vous plaira, Madame.

Me. Arg. Allons donc joindre la Compagnie.

Mr. Dam. Oserois-je auparavant vous prier d'une chose, Madame ; Daignez, à la faveur de notre union prochaine, m'accorder un petit moment d'entretien avec Angélique ; c'est une satisfaction que je n'ai pas eu jusqu'ici.

Me. Arg. J'y consens, Monsieur, on ne peut vous le refuser dans la conjoncture présente ;

28 L'ECOLE DES MERES.

sente ; & ce n'est pas apparemment pour éprouver le cœur de ma fille, il n'est pas encore tems qu'il se déclare tout-à-fait ; il doit vous suffire qu'elle obéit sans répugnance : & c'est ce que vous pouvez dire à Monsieur, Angélique ; je vous le permets, entendez-vous ?

Ang. J'entends, ma Mère.

S C E N E XII.

ANGELIQUE, Mr. DAMIS.

Mr. Dam. Enfin, charmante Angélique, je puis donc sans témoins, vous jurer une tendresse éternelle : il est vrai que mon âge ne répond pas au vôtre.

Ang. Oüi, il y a bien de la différence.

Mr. Dam. Cependant on me flatte que vous acceptez ma main sans répugnance.

Ang. Ma Mère le dit.

Mr. Dam. Et elle vous a permis de me le confirmer vous-même.

Ang. Oüi, mais on n'est pas obligé d'user des permissions qu'on a.

Mr. Dam. Est-ce par modestie ? est-ce par dégoût que vous me refusez l'aveu que je demande ?

Ang. Non, ce n'est pas par modestie.

Mr. Dam. Que me dites-vous là ! c'est donc par dégoût ?... Vous ne répondez rien ?

Ang. C'est que je suis polie.

M. Dam.

M. Dam. Vous n'auriez donc rien de favorable à me répondre.

Ang. Il faut que je me taise encore.

M. Dam. Toujours par politesse ?

Ang. Oh toujours.

Mr. Dam. Parlez-moi franchement : Est-ce que vous me haïssez ?

Ang. Vous embarrassez encore mon sçavoir-vivre. Seriez-vous bien aise si je vous disois, Oüi ?

Mr. Dam. Vous pourriez-dire, Non.

Ang. Encore moins, car je mentirois.

Mr. Dam. Quoi ? vos sentimens vont jusqu'à la haine ! Angélique : J'aurois cru que vous vous contentiez de ne pas m'aimer.

Ang. Si vous vous en contentez, & moi aussi ; & s'il n'est pas mal-honnête d'avouer aux gens qu'on ne les aime point, je ne serai plus embarrassée ?

M. Dam. Et vous me l'avoueriez !

Ang. Tant qu'il vous plaira.

M. Dam. C'est une répétition dont je ne suis point curieux ; & ce n'étoit pas-là ce que votre Mère m'avoit fait entendre.

Ang. Oh vous pouvez vous en fier à moi ; je sçais mieux cela que ma Mère, elle a pû se tromper ; mais, pour moi, je vous dis la vérité.

M. Dam. Qui est que vous ne m'aimiez point.

Ang. Oh ! du tout : je ne sçaurois ; & ce n'est pas par malice, c'est naturellement : & vous qui êtes, à ce qu'on dit, un si honnête homme,

homme, si en faveur de ma sincérité, vous vouliez ne me plus aimer & me laisser-là, car aussi-bien je ne suis pas si belle que vous le croyez ; tenez, vous en trouverez cent qui vaudront mieux que moi.

M. Dam. [*les premiers mots à part.*] Voyons si elle aime ailleurs. Mon intention assurément n'est pas qu'on vous contraigne.

Ang. Ce que vous dites-là est bien raisonnable, & je ferai grand cas de vous si vous continuez.

M. Dam. Je suis même fâché de ne l'avoir pas sçû plutôt.

Ang. Hélas ! si vous l'aviez demandé, je vous l'aurois dit.

M. Dam. Et il faut y mettre ordre.

Ang. Que vous êtes bon, & obligéant ! N'allez pourtant pas dire à ma Mère que je vous ai confié que je ne vous aime point, parce qu'elle se mettroit en colère contre moi : mais faites mieux ; dites-lui seulement que vous ne me trouvez pas assez d'esprit pour vous, que je n'ai pas tant de mérite que vous l'aviez crû, comme c'est la vérité ; enfin, que vous avez encore besoin de vous consulter : ma Mère qui est fort fière, ne manquera pas de se choquer, elle rompra tout, notre mariage ne se fera point, & je vous aurai, je vous jure, une obligation infinie.

M. Dam. Non, Angélique, non, vous êtes trop aimable ; elle se douteroit que
c'est

C'est vous qui ne me voulez pas, & tous ces prétextes-là ne valent rien, il n'y en a qu'un bon ; aimez-vous ailleurs ?

Ang. Moi, non, n'allez pas le croire.

M. Dam. Sur ce pied-là, je n'ai point d'excuse ; j'ai promis de vous épouser, & il faut que je tienne parole, au lieu que si vous aimiez quelqu'un, je ne lui dirois pas que vous me l'avez avoué ; mais seulement que je m'en doute.

Ang. Eh bien, doutez-vous en donc.

M. Dam. Mais il n'est pas possible que je m'en doute, si cela n'est pas vrai ; autrement ce seroit être de mauvaise foi ; & malgré toute l'envie que j'ai de vous obliger, je ne sçaurois dire une imposture.

Ang. Allez, allez, n'ayez point de scrupule, vous parleriez en homme d'honneur.

M. Dam. Vous aimez donc ?

Ang. Mais ne me trahissez-vous point, Monsieur Damis ?

M. Dam. Je n'ai que vos véritables intérêts en vûe.

Ang. Quel bon caractère ! Oh que je vous aimerois si vous n'aviez que vingt ans !

M. Dam. Eh bien ?

Ang. Vraiment oui, il y a quelqu'un qui me plaît ...

Front. [arrive.] Monsieur, je viens de la part de Madame, vous dire qu'on vous attend avec Mademoiselle.

M. Dam.

M. Dam. Nous y allons : [*à Angélique.*]
Et où avez-vous connu celui qui vous plaît ?

Ang. Ah ! ne m'en demandez pas davantage, puisque vous ne voulez que vous douter que j'aime, en voilà plus qu'il n'en faut pour votre probité, & je vais vous annoncer là haut.

SCENE XIII.

M. DAMIS, [les premiers mots à part.]

FRONTAIN.

M. Dam. Ceci me chagrine ; mais je l'aime trop pour la céder à personne ; Frontain, Frontain, approche, je voudrois te dire un mot.

Front. Volontiers, Monsieur ; mais on est impatient de vous voir.

M. Dam. Je ne tarderai qu'un moment, viens ; j'ai remarqué que tu es un garçon d'esprit.

Front. Eh ! j'ai des jours où je n'en manque pas.

M. Dam. Veux-tu me rendre un service dont je te promets que personne ne sera jamais instruit ?

Front. Vous marchandez ma fidélité ; mais je suis dans mon jour d'esprit, il n'y a rien à faire, je sens combien il faut être discret.

M. Dam.

M. Dam. Je te payerai bien.

Front. Arrêtez-donc ; Monsieur, ces débuts-là m'attendrissent toujours.

M. Dam. Voilà ma bourse.

Front. Quel embonpoint séduisant ! qu'il a l'air vainqueur !

M. Dam. Elle est à toi si tu veux me confier ce que tu sçais sur le chapitre d'Angélique. Je viens adroitement de lui faire avouer qu'elle a un amant ; & observée comme elle est par sa mère, elle ne peut ni l'avoir vû, ni avoir de ses nouvelles que par le moyen des Domestiques : tu t'en es peut-être mêlé toi-même, ou tu sçais qui s'en mêle, & je voudrois écarter cet homme-là ; Quel est-il ? Où se sont-ils vûs ? je te garderai le secret.

Front. [*prenant la bourse.*] Je résisterois à ce que vous dites, mais ce que vous tenez m'entraîne, & je me rends.

M. Dam. Parle.

Front. Vous me demandez un détail que j'ignore ; il n'y a que Lisette qui soit parfaitement instruite de cette intrigue-là.

M. Dam. La fourbe !

Front. Prenez garde, vous ne sçauriez la condamner, sans me faire mon procès : Je viens de céder à un trait d'éloquence qu'on aura peut-être employé contr'elle ; au reste, je ne connois le jeune homme en question que depuis une heure ; il est actuellement
dans

dans ma chambre; Lifette en a fait mon parent, & dans quelques momens, elle doit l'introduire ici même où je suis chargé d'éteindre les bougies, & où elle doit arriver avec Angélique pour y traiter ensemble des moyens de rompre votre mariage.

M. Dam. Il ne tiendra donc qu'à toi que je sois pleinement instruit de tout.

Front. Comment ?

M. Dam. Tu n'as qu'à souffrir que je me cache ici, on ne m'y verra pas puisque tu vas en ôter les lumières, & j'écouterai tout ce qu'ils diront.

Front. Vous avez raison, attendez; quelques amis de la maison qui sont là haut, & qui veulent se déguiser après souper pour se divertir, ont fait apporter des Dominos qu'on a mis dans le petit cabinet à côté de la salle, voulez-vous que je vous en donne un ?

M. Dam. Tu me feras plaisir.

Front. Je cours vous le chercher, car l'heure approche.

M. Dam. Va.

S C E N E

SCENE XIV.

M. DAMIS. [*un moment seul.*]

Je ne sçaurois mieux m'y prendre pour voir de quoi il est question. Si je vois que l'amour d'Angélique aille à un certain point, il ne s'agit plus de mariage ; cependant je tremble. Qu'on est malheureux d'aimer à mon âge !

Front. [*revient.*] Tenez, Monsieur, voilà tout votre attirail, jusqu'à un masque ; c'est un visage qui ne vous donnera que dixhuit ans, vous ne perdrez rien au change, ajustez-vous vite ; bon, mettez-vous-là, & ne remuez pas ; voilà les lumières éteintes, bon soir.

M. Dam. Ecoute ; le jeune homme va venir, & je rêve à une chose ; quand Lisette & Angélique seront entrées, dis à la Mère de ma part, que je la prie de se rendre ici sans bruit, cela ne te compromet point, & tu y gagneras.

Front. Mais vous prenez donc cette commission-là à crédit ?

M. Dam. Va, ne t'embarasse point.

Front. [*il tâtonne.*] Soit. Je fors . . . J'ai de la peine à trouver mon chemin ; mais j'entens quelqu'un.

SCENE

SCENE XV.

LISETTE, ERASTE, FRONTAIN.

[*Lisette est à la porte, avec Eraste pour entrer.*]

Front. Est-ce toi, Lisette ?

Lis. Oüi, à qui parles-tu donc-là ?

Front. A la nuit, qui m'empêchoit de retrouver la porte. Avec qui es-tu, toi ?

Lis. Parle bas, avec Eraste que je fais entrer dans la salle.

M. Dam. [à part.] Eraste !

Front. Bon ; où est-il [il appelle.] la Ramée !

Er. Me voilà.

Front. [le prenant par le bras.] Tenez, Monsieur, marchez, promenez-vous du mieux que vous pourrez, en attendant.

Lis. Adieu, dans un moment je reviens avec ma Maîtresse.

SCENE XVI.

ERASTE, M. DAMIS [caché.]

Er. Je ne sçaurois douter qu'Angélique ne m'aime ; mais sa timidité m'inquiete, & je crains de ne pouvoir l'enhardir à dédire sa Mère.

M. Dam.

M. Dam. [à part.] Est-ce que je me trompe ? c'est la voix de mon fils, écoutons !

Er. Tâchons de ne pas faire de bruit. [*il marche en tâtonnant.*]

M. Dam. Je crois qu'il vient à moi ; changeons de place.

Er. J'entends remuer du tafetas ; est-ce vous Angélique ? est-ce vous ? [*en disant cela il attrape M. Damis par le Domino.*]

M. Dam. [retenu.] Doucement...

Er. Ah, c'est vous-même !

M. Dam. [à part.] C'est mon fils...

Er. Eh bien, Angélique, me condamnez-vous à mourir de douleur ? vous m'avez dit tantôt que vous m'aimiez ; vos beaux yeux me l'ont confirmé par les regards les plus aimables & les plus tendres ; mais de quoi me servira d'être aimé, si je vous perds ; au nom de notre amour, Angélique, puisque vous m'avez permis de me flatter du vôtre ; gardez-vous à ma tendresse, je vous en conjure par ces charmes que le Ciel semble n'avoir destinés que pour moi ; par cette main adorable sur qui je vous jure un amour éternel.

M. Dam. [*veut retirer sa main.*] Ne la retirez pas, Angélique, & dédommangez Erasme du plaisir qu'il n'a point de voir vos beaux yeux, par l'assurance de n'être jamais qu'à lui ; parlez, Angélique.

M. D. m.

38 L'ECOLE DES MERES.

M. Dam. [à part le premier mot.] J'entends du bruit. [à *Erasle.*] Taisez-vous petit sot. [Et il se retire d'*Erasle.*]

Er. Juste Ciel ! qu'entens-je ? vous me fuyez ! Ah ! Lisette, n'es-tu pas-là ?

SCENE XVII.

LISETTE & ANGELIQUE, [qui entrent]

M. DAMIS, ERASTE.

Lis. Nous voici, Monsieur.

Er. Je suis au désespoir, ta maîtresse me fuit.

Ang. Moi ? *Erasle* : je ne vous fuis point ; me voilà.

Er. Eh quoi, ne venez-vous pas de me dire tout ce qu'il y a de plus cruel.

Ang. Eh ! je n'ai encore dit qu'un mot.

Er. Il est vrai, mais il m'a marqué le dernier mépris.

Ang. Il faut que vous ayiez mal entendu, *Erasle*, est-ce qu'on méprise les gens qu'on aime ?

Lis. En effet, rêvez-vous, Monsieur ?

Er. Je n'y comprends donc rien ; mais vous me rassurez, puisque vous me dites que vous m'aimez ; daignez me le répéter encore.

SCENE

S C E N E XVIII.

Me. ARGANTE, [*introduite par Frontain.*]
LISETTE, ERASTE, ANGELIQUE, M.
DAMIS.

Ang. Vraiment, ce n'est pas-là l'embarras,
& je vous le répéteroïis avec plaisir, mais
vous le sçavez bien assez.

Me. Arg. [*à part.*] Qu'entens-je ?

Ang. Et d'ailleurs on m'a dit qu'il falloit
être plus retenue dans les discours qu'on
tient à son Amant.

Er. Quelle aimable franchise !

Ang. Mais je vais comme le cœur me
mène, sans y entendre plus de finesse ; j'ai
du plaisir à vous voir, & je vous vois, &
s'il y a de ma faute à vous avoüer si souvent
que je vous aime, je la mets sur votre compte,
& je ne veux point y avoir part.

Er. Que vous me charmez !

Ang. Si ma Mère m'avoit donné plus
d'expérience : si j'avois été un peu dans le
monde, je vous aimerois peut-être sans vous
le dire ; je vous ferois languir pour le sça-
voir : je retiendrois mon cœur, cela n'iroit
pas si vite, & vous m'auriez déjà dit que
je suis une ingratitude ; mais je sçaurois le con-
traire. Mettez-vous à ma place, j'ai tant
souffert

souffert de contrainte, ma Mère m'a rendu la vie si triste, j'ai eu si peu de satisfaction, elle a tant mortifié mes sentimens, je suis si lasse de les cacher, que lorsque je suis contente, & que je le puis dire, je l'ai déjà dit avant que de sçavoir que j'ai parlé, c'est comme quelqu'un qui respire, & imaginez-vous à présent ce que c'est qu'une fille qui a toujours été gênée, qui est avec vous, que vous aimez, qui ne vous haït pas, qui vous aime, qui est franche, qui n'a jamais eu le plaisir de dire ce qu'elle pense, qui ne pensera jamais rien de si touchant, & voyez si je puis résister à tout cela.

Er. Oüi, ma joye, à ce que j'entends là, va jusqu'au transport ! Mais il s'agit de nos affaires ; j'ai le bonheur d'avoir un père raisonnable, à qui je suis aussi cher qu'il me l'est à moi-même, & qui, j'espère, entrera volontiers dans nos vûes.

Ang. Pour moi, je n'ai pas le bonheur d'avoir une Mère qui lui ressemble ; je ne l'en aime pourtant pas moins . . .

Me. Arg. [*éclatant.*] Ah c'en est trop, fille indigne de ma tendresse !

Ang. Ah, je suis perdue ! [*ils s'écartent tous trois.*]

Me. Arg. Vite, Frontain, qu'on éclaire, qu'on vienne. [*en disant cela, e le avance & rencontre M. Damis q'elle saisit par le domino, & continuë.*]

Ingrate !

Ingrate ! est-ce-là le fruit des soins que je me suis donnée pour vous former à la vertu ; ménager des intrigues à mon insçu ! Vous plaindre d'une éducation qui m'occupoit toute entière ! hé bien, jeune-extravagante, un Couvent plus austere que moi, me répondra des égaremens de votre cœur.

SCENE DERNIERE.

La lumière arrive avec Frontain, & d'autres Domestiques avec des bougies.

M. DAMIS. [*démasqué à Madame Argante, & en riant.*]

Vous voyez bien qu'on ne me recevroit pas au Couvent.

Me. Arg. Quoi ! c'est vous, Monsieur ?
[*& puis voyant Erasme avec sa livrée.*]

Et ce fripon-là, que fait-il ici ?

M. Dam. Ce fripon-là ! C'est mon fils, à qui, tout bien examiné, je vous conseille de donner votre fille.

Me. Arg. Votre fils !

M. Dam. Lui-même. Approchez, Erasme ; tout ce que j'ai entendu vient de m'ouvrir les yeux sur l'imprudence de mes desseins ; conjurez Madame de vous être favorable, il ne tiendra pas à moi qu'Angélique ne soit votre épouse.

Er. [*Se jettant à genoux.*] Que je vous ai d'obligation, mon père! Nous pardonnerez-vous, Madame, tout ce qui vient de se passer?

Ang. [*embrassant les genoux de Madame Argante.*] Puis-je espérer d'obtenir grace?

M. Dam. Votre fille a tort, mais elle est vertueuse, & à votre place, je croirois devoir oublier tout, & me rendre.

Me. Arg. Allons, Monsieur, je suivrai vos conseils, & me conduirai comme il vous plaira.

M. Dam. Sur ce pied-là, le divertissement dont je prétendois vous amuser, servira pour mon fils.

[*Angélique embrasse Madame Argante de joye.*]

FIN DE LA COMEDIE.

DIVER.

DIVERDISSEMENT.

A I R.

VOUS, qui sans cesse à vos fillettes
 Tenez de sévères discours,
 Mamans, de l'erreur où vous êtes,
 Le Dieu d'Amour se rit, & se rira toujours.
 Vos avis sont prudents, vos maximes sont
 sages ;
 Mais malgré tant de soins, malgré tant de
 rigueur,
 Vous ne pouvez d'un jeune cœur
 Si bien fermer tous les passages,
 Qu'il n'en reste toujours quelqu'un pour le
 Vainqueur.

COUPLETS.

La Beauté qui charme Damon
 Se rit des tourmens qu'il endure,
 Il murmure ;
 Moi je trouve qu'elle a raison,
 C'est un conteur de faribole,
 Qui n'ouvre point son coffre fort,
 Le butord,
 Il faut l'envoyer à l'Ecole.

Si

44 DIVERTISSEMENT.

Si mes soins pouvoient t'engager,
Me dit un jour le beau Silvandre,
D'un air tendre.

Que ferois-tu ? dis-je au Berger :
Il demeura comme une idole,
Et ne repondit pas un mot,
Le grand fôt,
Il faut l'envoyer à l'Ecole.

Claudine un jour dit à Lucas,
J'irai ce soir à la prairie,
Je vous prie,

De ne point y suivre mes pas ;
Il le promit, & tint parole :

Ah ! qu'il entend peu ce que c'est !
Le beneft !

Il faut l'envoyer à l'Ecole.

L'autre jour à Nicole il prit
Une vapeur auprès de Blaise ;
Sur sa chaise,

La pauvre enfant s'évanoüit,
Blaise pour secourir Nicole,
Fut chercher du monde aussi-tôt,
Le nigaud,

Il faut l'envoyer à l'Ecole.

F I N.